

Gabriel Impaglione

La Presse de la rue

traduction de Marie SAGAIE-DOUVE

La rumeur du jeûne
dans le feuillage.

2009

Revue d'art et de littérature, musique

RAL,M

www.lechasseurabstrait.com

Pas de pareil paradis, compagnon.

Parfois s'évanouissent les rêves
et nous restons ce que nous sommes :
hypocrites, affamés, invalides
de retour de vieilles tranchées
avec une médaille sous le bras
en quête du Mont de piété.
La mémoire, alors, goutte
du sang tombé du crépuscule.

Homme tirant une charrette

1

La faim brille comme une montre en or,
elle s'agrège au cœur d'argent des épaules rompues
de sueur inutile,
elle sourd voie lactée
de l'inconnu qui se nomme tristesse.

Il n'y a plus grande fatigue que l'attente
du pain.

L'homme devient sa propre proie
et sur ses bras quantité de crocs.

Dépouille errante cernée de charognards
artisans du deuil de la terre morte.

2

J'ai vu le corps en lame de couteau d'une bête de charge
s'enfoncer dans la foule d'une gare.
Il marchait sur des pieds nus,
sur des roues rouillées
et des bras qui s'étiraient à l'infini
pour saisir une boîte de lait cabossée.

Voyage aller avec les fils à charge
de l'homme portefaix suant la faim
qui brille et transpire sur son corps nu
devenu verge d'eau.

Une splendeur agonisante
d'espérance.

3.

Dans le train la passagère terrible.
La misère rythme ingouvernable le saphir.
Une maison habitée d'un résidu sans billet.

Là aussi des cartons,
de vieux journaux intéressés
par ce qui se passe ailleurs.
Du verre du plastique du métal tordu,
miracle de la modernité :
masse du pain finalement un jour.

La dernière cigarette passe de bouche en bouche
comme l'eau fraîche
ou le mot déjeuner.

Et de temps en temps
dans le silence rompu par les éclats de la rumeur,
la parole suffit
car plus que parole
poing crispant lentement
l'impuissance.

4.

Je ne sais pas grand chose de l'anthropologie,
mais ce sera la nouvelle spécialité dont on parlera
dans les cercles acquis à la fin de l'histoire.

Race née d'une explosion atomique
d'un ouragan d'hypocrisie
d'une grande épidémie de capitalisme.

Ils vont et viennent dans les rues vides
à des heures imprudentes
chargés d'enfants et de jeûnes.

Monstrueux malodorants
amputés par le rire qui les ouvre
lamentables ils s'agglutinent dans les trains.

Ils ont des appendices de deux ou quatre roues
et du flair pour détecter le verre.

Un sifflet parfois
ouvre le chemin
et après son coup
ils s'infiltrèrent dans la ville endormie.

Mais si Vous voyiez, votre Majesté,
comme ils sont éduqués!

Vous devriez les voir!
Ils ne parlent jamais la bouche pleine.

Ils mordent l'air
parce que dans l'air on dit
qu'un parfum de basilic
vient colorer le jour.

Ah!comme fait mal la douceur
des mots endormis!

Ephéméride de l'homme de rien

Janvier:

Je sors récupérer l'aumône de la nuit,
tranches de deuil sur les seuils,
brefs raisins de la rosée fugitive.
Disputer avec les chiens le bord
des heures tranquilles tête en bas.
Je donne un poème au sdf,
à l'enfant bicyclette de douze ans,
à celui qui souffre du froid comme moi,
de l'infinie obscurité de chaque jour.

Février:

Sortir malgré les intempéries
avec l'âme à nu
et les yeux brûlant de questions,
ne rien poursuivre,
tâche mal payée
et malodorante.
Quand les mots sont inutiles,
On devient inutile,
il ne reste plus
quoi que ce soit
dans le résidu.

Mars:

Quelle partie de soi-même
s'est rompue quel jour, à quelle heure,
quelle douleur alors,
si grande
que toute cette douleur
fut un grand rêve dérouté.

Avril:

Aujourd'hui je me suis vu dans le miroir.
Je ne me savais pas un corps entier.
J'ai un bras inutile
et l'autre bras, le gauche, qui est mal vu.
Une oreille pleine
de voix subversives
et une autre jambe fatiguée
de monter la côte du désir.

Ah, comme l'ombre éblouissante
une certaine insistance aigüe, métallique
chaude
âpre
dans les élans.

Mai:

Je pensais à la patrie.
C'est-à-dire à tout.
Je viens de ses entrailles
et vais à ses entrailles,
et sur le chemin j'aime
sa bouche de coquelicot,
le fruit débordant
de jus.
Mais elle, c'est une pierre,
que sais-je? un trou,
un dos.
Et que fais-je maintenant
avec ces mains dures
et la nourriture manquante
et les mots!

Juin:

Sans doute que je ne sers plus à certaines choses,

ayant perdu mon temps à le remonter.
Comment se sentir sans ailes
sans sourire sans horaire
pas même pour jeûner comme il se doit?
Je réponds aux questions
avec un silence égaré.

Juillet:

Têtu peut-être
je m'accroche à des bêtises.
Je passe de mode comme un disque.
Je marche plein de paroles
sans importance.

Août:

La poésie serait
une sorte de rien qui subsiste,
une occupation triste
qui devient vaine surface,
chant prisonnier
d'une goutte d'ombre
dans le vent.

Septembre:

Quelque chose nous égalise, la mort aussi.
Une certaine substance grise qui danse un peu
dans les ombres de chaque on ne sait pas.
Aussi se lasse-t-on
de tourner en vain dans la ville
si grande
qu'elle semble infinie.
Entre jeûne et frugalité
une distance non mesurable.

Octobre:

On survit ainsi :
chaque exhalaison
vole un siècle d'espérance arrêtée.
Un ami vous embrasse en arrivant

et le vin se fait ample
et je passe
à la dérive.

Novembre:

Un homme sans travail
pense à peine à survivre
suffisamment
pour redevenir désir l'heure d'après.
Je ne le savais pas.

Hombre sin trabajo
piensa apenas en desmorirse
lo suficiente
para volverse deseo la próxima hora.
No lo sabía.

Décembre:

Ce n'est plus du matériel cassé
un bras arraché une bouche défaite
la tristesse mordant le bonjour.
C'est ne pas voir les enfants
comme du pain.

Le credo de l'homme de rien
c'est les intempéries
le fouet aux battements fugaces
dans les interstices de la pierre
vaincue.

Et la magique patience
son galop enchanté
trionphant de tout
même à l'insu
même sans destination
même sans comprendre.

Bien qu'il soit tard.

Janvier:

Je suis arrivé à la maison avec la soif
de demander cinquante fois
des nouvelles de l'eau.

Les bras de boue
Seront-ils diamant un jour?

Combien vaut l'enfant au coin de la banque?

Vaut-il les dépôts de la Chase de ce matin?
Vaut-il l'aumône que le dimanche
ont laissée les touristes entre deux photos?
Vaut-il tout ce que la Oil Company n'a pas vendu?

Vaut-il les quarante cartouchières,
les trente mille fourreaux utilisés,
les cinquante bayonnettes trafiquées?

Vaut-il le dixième, le pot-de-vin, l'acompte
spécial pour paiement comptant?
Vaut-il un diamant ou un bouchon calciné?

Combien vaut cet enfant monsieur le Président?
Vaut-il une vacance aux Nations Désunies?
Vaut-il la dure carte du Fonds?
Vaut-il un blocus, une demande, un poing
dressant sa menace de mascarade?

Et si c'était la menace d'un missile imminent,
vaut-il, cet enfant, la dignité de son guiso?

Combien vaut cet enfant à la chemisette
déchirée d'herbage et de misère?
Vaut-il un contrat pour douze goals annuels?
Vaut-il une publicité à la télévision?
Vaut-il un paiement pour déracinement
ou une retraite de privilège?

Combien vaut cet enfant au coin de la banque?
Vite, c'est urgent!
Car les charognards rôdent
avec un sac à la main.
con una bolsa en la mano.

Désamorcer le désarroi

Le défiler
pour qu'il se défasse
grotesquement
se déterre
et se déséternise
et que son dégel nous découvre
pleins de non impossibles.

Questions à Pablo Neruda pour le centenaire de sa naissance

*"Quand se dictera sous terre
la désignation de la rose?"*

Pablo Neruda, Le Livre des questions.

Janvier est un morceau de braise perdue
qui inaugure le cycle de l'eau?

C'est vrai que les Anglais ne sautent pas?
Les présidents sont dispensés des transports en commun?

Pourquoi parfois lorsque souffre l'âme se rit la poésie?
Comment il n'y a pas d'emploi s'il reste du travail?

Un ouvrier de chez Ford
vaut moins qu'une auto?

Le maçon qui élève des merveilles vit dans une maison
inachevée? Il a une fenêtre pour regarder le voisin?

Est-ce que les balayeurs emportent la terre du centre
des villes pour qu'elle revive sur les rives?

Cette femme tient un homme sous son bras
ou un sac?

Qui ose jurer que le Che est mort?
Et pour sûr, cher Pablo, Miguel et Federico?

Sonnent les cloches?

Un homme vaut davantage que la parole?
Ou un homme de parole?

L'enfant éclate de rire devant son ragoût
à moins que le ragoût lance des rires de justice?

Est-ce que celui qui s'en va avait une patrie
ou la patrie une vertu en voie d'extinction?

L'Histoire sait-elle si, une fois, le monde

a vécu sans coercition et sans traîtres?

La lune est-elle le jasmin le plus proche du baiser?

Il finira en prison aussi le silence complice?

C'est qu'il y a beaucoup de chats ou que les oiseaux ne meurent pas?

Un bout de tissu constellé est parti

ou un enfant a tracé sa carte de la nuit avec un doigt?

Qu'arriverait-il si dans les hôpitaux

on administrait de l'amour généreusement?

Quand l'homme comprendra-t-il que la femme porte

la goutte de jus du monde entre ses lèvres?

Un navire revient-il?

Pourquoi les ministères de l'Economie

sont plus importants que les ministères de la Culture?

Où s'arrêtent les questions? Alors je me tais

ou parfois les réponses sont un trou inutile dans la bouche?

Pourquoi la poésie, Neftalí Reyes, compagnon,

entre les décombres comme une rose indomptable?

Il faut se transformer en oiseaux

en explosion de lys et de crépuscule,

rires et chants à pleines mains

et laisser la gravité

aux collecteurs d'impôts,

céder le passage aux imposteurs

pressés du tapage comme salaire.

S'accrocher à l'espoir

de bras ouverts dans la rue

banquet au déroulement inattendu.

Il faut marcher car en marchant

on finit par arriver.

Les habitants se déplacent,

leur joie se répand comme l'eau.

Il faut se défaire de possibles

et renaître, refonder

la terre au nom des fils.

Il est urgent de construire la véritable

et définitive

maison des fraternités.

Gabriel Impaglione (Buenos-Aires 1958). Participe à des publications graphiques et électroniques. A publié "Echarle pájaros al Mundo" (poesía, Ediciones Panorama- BsAs- 1994); "Breviario de Cartografía Mágica" (poesía, El Taller del Poeta- Galicia- 2002); "Poemas Quietos" (Antol. Editorial Mizares- Barcelona- 2002); Poemas en e-book "Todas las voces una voz- Editado por Universidad de Educación a Distancia, Madrid, 2002; "Bagdad y otros poemas" (El Taller del Poeta- Galicia- 2003); Cuento "La manada"- 2do premio Antología Escritores Hispanoamericanos en el Mundo- (Edit. Bellvigraf- Córdoba -Arg.- 2004); "Letrarios de Utópolis" (poesía, Linajes Editores- México- 2004). "Cuentapájaros" (poesía, en prensa, Taller del Poeta- Galicia). Ha sido distinguido en varias oportunidades por su labor literaria. Contact : poesia@argentina.com